

Camille Druant¹

Internet comme outil d'éducation sexuelle : Usages chez les adolescent.e.s

En 2010, le CEFA constatait dans une étude sur les enjeux du choix contraceptif² que la transmission par rapport à la sexualité restait une préoccupation majeure des femmes interviewées, en même temps que cette transmission se faisait en premier lieu par les pairs. Internet était cité comme lieu de transmission nébuleux pour les adultes qui se sentaient un peu dépassés, et lâchaient prise ou au contraire s'inquiétaient du tri que leurs enfants arrivaient à faire dans ce flot incontrôlé d'informations. Les innovations amènent inévitablement une nécessité d'adaptation à ces changements (que ces changements concernent les normes, méthodes d'apprentissage, interactions entre les individu.e.s ou encore les mentalités).

Internet, certes apparu il y a déjà 50 ans, prend chaque jour un nouveau rôle dans la sphère sociale. Ainsi, cet outil a aujourd'hui sa propre place dans la société et dans le quotidien des individu.e.s. Il a déjà été établi qu'il pouvait être un mode de communication, de partage, de divertissement, d'information mais aussi de rencontre affective. Mais il peut également être source de désinformation et est parfois considéré comme un danger, notamment par les parents de jeunes utilisateurs/trices.

En effet, la génération d'adolescent.e.s aujourd'hui a grandi avec ce monde virtuel et en fait un usage régulier (ou y a au moins accès d'une manière ou d'une autre : chez soi, à l'école, chez un.e ami.e, etc.). La socialisation des jeunes n'est plus uniquement transmise par les institutions et l'autorité des aînés, mais est plutôt devenue une socialisation « horizontale » qui passe par « *les groupes de pairs, les moyens de communication et les références culturelles de génération, les expériences personnelles, (...)* » (Bozon, 2012, p.122). Internet fait donc partie des moyens de socialisation des adolescent.e.s aujourd'hui. Or, l'adolescence est une période particulière pour l'individu.e puisqu'elle le/la prépare à la sexualité : elle commence aux premières découvertes du plaisir personnel jusqu'à la découverte de la sexualité génitale (Bozon, 2012, p.123).

Ainsi, l'adolescent.e qui cherche à créer sa propre notion de la sexualité le fait d'après les normes qui lui sont transmises horizontalement par les pairs, les expériences mais aussi les médias : Internet est un outil dans la découverte de la sexualité et dans l'éducation sexuelle personnelle. Ce qui nous intéressera ici sera d'apporter des réponses à ces questions : quel usage les adolescent.e.s font-ils/elles de cet outil ? Comment sont interprétées les

¹ Etudiante en maîtrise de Sociologie à l'UCL

² Lara LALMAN, *Contraceptions : quels choix pour les femmes aujourd'hui ?*, CEFA, 2010

informations qu'ils/elles y découvrent et quel rôle joue l'entourage dans la compréhension et l'intégration de ces informations ?

Dans ce but, nous avons choisi de réaliser une enquête qui combinait la lecture de plusieurs travaux (sur les sujets de la sexualité adolescente, le lien social à l'épreuve d'Internet ou encore l'hypersexualisation qui règne dans la société actuelle), la participation à des conférences, la rencontre avec des personnes ressources issues du champ de la vie affective et sexuelle mais aussi et surtout la passation d'une centaine de questionnaires à des adolescent.e.s de 14 à 18 ans.

Une variété de sources

Cette étude, sans se prétendre scientifique, s'est voulue multiple : ainsi, notre objectif principal était de construire une réflexion actuelle sur les pratiques des adolescent.e.s en termes d'éducation sexuelle via l'outil Internet. Afin de développer une analyse ancrée dans le contexte d'aujourd'hui, il a aussi été important de prendre en compte le point de vue des acteurs/trices quotidien.ne.s de l'éducation à la vie affective et sexuelle : animateurs/rices, sexologues, assistant.e.s sociaux/ales avec qui un entretien personnel a été réalisé. Ainsi, nous avons eu un aperçu des questionnements de ces jeunes engagé.e.s dans une période nouvelle et incertaine de leur parcours personnel. Ensuite, la participation à des débats et des conférences a pu apporter à cette enquête la confrontation de tous ces éléments dans des discussions riches et variées. Ainsi, les exposés et échanges entre les professionnel.le.s de la vie affective et sexuelle ont pu donner du relief aux diverses lectures déjà réalisées sur le sujet. Ces dernières ont servi à orienter notre questionnement dans la construction des questionnaires soumis aux étudiants.

Internet, un outil inévitable

Ces lectures ont également permis de confirmer l'idée qui nous a amenés à réaliser ce travail : les nouveaux médias, et en particulier Internet, par leur omniprésence, se forment une place dans le quotidien de ses utilisateurs/rices. Nous supposons de ce fait que malgré la vigilance des parents, les jeunes auraient probablement un jour ou l'autre accès à un ordinateur et pourraient y découvrir autant de vérités que d'absurdités. Notre démarche, alors, remplit l'objectif de comprendre comment les adolescent.e.s s'informent, s'ils/elles utilisent Internet et comment et à quel point ils/elles prennent du recul sur ce qu'ils/elles y découvrent, le cas échéant.

Smith et al. (2000), partent du double constat que, d'une part, Internet est de plus en plus utilisé pour rechercher des informations sur la santé et d'autre part, de nombreux adolescent.e.s sont mal à l'aise à l'idée de parler de questions sexuelles avec des adultes ou leurs parents. Leur objectif est d'évaluer la qualité du contenu d'Internet en termes d'information sur la santé. Ainsi, les auteurs ont mené une double recherche. La première étape portait sur l'efficacité de mots clefs sur les moteurs de recherche (en répertoriant le

nombre de pages avec un pourcentage supérieur à 70% de correspondance par rapport aux mots clefs recherchés). La seconde partie de l'enquête évaluait le temps de recherche et le nombre de pages visitées par des étudiant.e.s tentant de répondre à deux questions³ imposées par les enquêteurs. D'après la recherche illustrée dans l'article, en utilisant des mots clés tels que « santé sexuelle, éducation sexuelle, rapports sexuels, sexualité adolescente ou encore conseils sexuels pour les adolescent.e.s », il apparaît que seulement 4% des résultats compatibles avec ces mots-clés pouvaient être classés en tant que sites d'éducation sexuelle, contre 64% catégorisés comme étant de la pornographie. (Smith et al., 2000, p.688). De plus, certains sites, bien que contenant des informations correctes, étaient incomplets.

Les auteurs insistent donc sur le fait qu'Internet sera de toute façon utilisé, malgré les craintes et les objections des parents. Cette ressource contient des informations de valeur pour les adolescent.e.s, bien que son manque de structure et sa désorganisation impliquent que la recherche doit être précise. En effet, il sera plus facile de trouver une réponse à une question précise que des éclaircissements sur des notions vagues (Ibid, p.691). La question n'est donc pas de savoir si Internet peut être utilisé comme une ressource pour l'éducation sexuelle mais comment rendre son usage le plus adéquat possible (Ibid, p.692).

Notre intérêt part de ce constat : Internet peut être une source d'informations correctes ; la difficulté est de les trouver mais également d'être capable de faire la part des choses lorsque la recherche nous mène sur des sites dont le contenu est erroné, incomplet ou trompeur.

Une distance nécessaire

Dans cette idée de conscientiser la jeunesse aux dangers de la désinformation, une campagne a été lancée en 2011, en partenariat notamment avec le CRIOC, par la Fédération des Centres Pluralistes de Planning Familial (FCPPF): la pilule ORA. Il s'agit d'un site web (<http://www.ora.vu/>) qui prône les bienfaits d'une pilule qui augmenterait la production de phéromones et améliorerait le pouvoir de séduction de ses utilisateurs. Le site est clair, agrémenté de vidéos de publicité mais aussi et surtout du témoignage d'un.e soi-disant « médecin » qui explique le fonctionnement de cette pilule miracle. Mais si le/la visiteur.e clique sur une pub, un formulaire ou une promotion sur ce site, il ou elle est directement renvoyé.e sur <http://www.paspigeon.be/>, site où le piège est découvert et la supercherie ORA est démasquée. Celui-ci décrit aux visiteur.e.s comment des manipulations peuvent être faites sur les forums par les sociétés pharmaceutiques, quel comédien jouait le rôle

³ Les deux questions étaient 1. « Trouvez une description graphique ou écrite sur la manière correcte de mettre un préservatif » et 2. « Vous avez des symptômes qui vous font penser que vous avez une IST. Trouvez une page web qui décrit les symptômes des IST ». Ces deux questions furent choisies pour l'enquête parce qu'ayant une réponse claire et objective que les enquêteurs pourraient correctement confirmer. De plus, elles étaient les plus fréquemment identifiées dans la première étape de l'étude (Smith et al. 2000, p.687).

du/de la médecin,... En bref, ce second site permet au/à la surfeur/euse de prendre du recul sur ce qu'il ou elle observe sur Internet.

Ce recul, il nous semble intéressant de s'y attarder. Alors qu'ORA donne une leçon à ses visiteur.e.s, tous/toutes les jeunes n'ont pas eu la chance de visiter ce site et d'apprendre comment évaluer les informations qu'ils ou elles découvrent sur Internet. Ainsi, les adolescent.e.s ont-ils/elles tendance à trier les informations qu'ils ou elles découvrent sur Internet ou non ? Et si oui, quel rôle joue leur entourage dans cette prise de recul ?

Contexte et évolution : une mise en perspective

Le 2 octobre, le Centre du Libre Examen (Librex) à Bruxelles organisait une matinée de réflexion sur « les adolescents face à l'hypersexualisation ». Assister à cet événement nous a permis d'entendre des témoignages qui dépeignent le contexte dans lequel les adolescent.e.s évoluent aujourd'hui. Ainsi, même si nous n'étudions pas précisément dans cette enquête les effets de l'hypersexualisation sur la sexualité des jeunes, il n'y a aucun doute que ceux-ci existent et que les adolescent.e.s évoluent dans un environnement contemporain particulier auquel leurs comportements doivent s'adapter.

L'hypersexualisation ne peut pas être définie d'une seule manière, mais plusieurs auteur.e.s ont tenté de la décrire. Ainsi, l'Office québécois de la langue française la décrit comme: « *phénomène de société selon lequel de jeunes adolescent.e.s adoptent des attitudes et des comportements sexuels jugés trop précoces* ». Selon Eve Hanson, anthropologue au CRIOC et responsable de la recherche sur l'hypersexualisation menée par ce centre, ce terme définit une évolution des normes. Or, le rapport à la norme influence l'appartenance au groupe : pour appartenir à la collectivité, il faut suivre cette norme. Les individu.e.s en assimilent constamment de nouvelles et sont l'objet de plusieurs socialisations en permanence. Si l'hypersexualisation est l'évolution de ces normes, alors l'individu.e se doit d'intégrer ces nouveaux standards afin de faire partie du groupe : l'influence des pairs joue, de fait, un grand rôle dans la présence de plus en plus importante du phénomène d'hypersexualisation aujourd'hui. La définition que cette chercheuse nous donne de l'hypersexualisation est « *donner un caractère sexuel à quelque chose qui n'en a pas en soi, dans une société où les jeunes adoptent des comportements sexuels jugés trop précoces* » (CRIOC, 2011, p.2). Elle expose qu'à partir de 1968, la société parle d'une libération des mœurs alors que c'est surtout le discours qui est libéré, mais pas forcément la sphère sociale : ainsi, le sexe devient omniprésent. Alors qu'auparavant l'Église maîtrisait le discours, aujourd'hui, les médias ont pris le relais. Tanguy de Foy, psychologue pour jeunes adultes dans un service de santé mentale, compare notamment cette hypersexualisation à une hyperconsommation où la sexualité en image serait proposée comme un objet de consommation à « prendre ». Selon ces intervenants de la matinée de réflexion du Centre Librex, la sexualité personnelle (ses propres normes, références, préférences en termes de sexualité) serait de plus en plus difficile à construire puisque l'individu.e est dès son plus jeune âge confronté.e à la sexualité

sans pour autant avoir l'occasion de la penser : celle-ci est omniprésente mais est repoussée au loin, au lieu d'être comprise et intégrée par ces adolescent.e.s. Pendant cette période de construction de soi, l'individu.e est, de plus, confronté.e à de nombreuses instances qui influencent sa socialisation.

En effet, aujourd'hui, nous ne pouvons plus parler d'une socialisation par les institutions uniquement, mais nous sommes au contraire en présence d'une multitude de sources de diffusions pour une variété de discours dans lesquels l'individu.e a la lourde tâche de devoir se retrouver et créer sa propre réalité, sa propre norme. Selon Michel Bozon, sociologue de la sexualité, Internet permet aux adolescent.e.s (et au reste des utilisateurs/trices d'ailleurs) de faire des rencontres et de communiquer sans être contrôlé.e.s par leur famille ou leur groupe de pairs (2002, p.37). Dans un environnement où on assiste à la prolifération des discours, il est intéressant de voir comment ceux-ci sont perçus par les adolescent.e.s qui construisent leurs savoirs et leurs représentations à partir de ces différents discours (issus des parents, de leur famille, des institutions, des pairs, des médias, de l'école, ...). A l'heure où l'individu.e est roi ou reine dans la société et non plus la collectivité, l'accent est mis sur la cohérence personnelle des normes de l'individu.e telles qu'il ou elle les a choisies. Michel Bozon (2002, p.38) nous explique donc que l'individu.e se construit à partir des interprétations qu'il ou elle fait de ses propres expériences et des normes diffusées par les institutions et autres sources. C'est ici que les groupes de pairs, mais aussi les proches et la famille opèrent toujours une influence puisque participant aux discussions qui permettent l'élaboration de ces interprétations. La responsabilité pèse donc sur l'individu.e de s'autoguidé et de s'autogérer (Bozon, idem). Ceci nous permet de proposer des hypothèses de compréhension quant aux adolescent.e.s à l'aube de leurs découvertes sur la sexualité : ainsi, la société d'aujourd'hui, centrée sur la personne et sa capacité d'autonomie, l'amène à construire son propre système de normes à partir de celles qui existent depuis les institutions et sources de diffusion. A l'adolescence, les individu.e.s construisent notamment leurs normes sexuelles, via celles diffusées dans leur environnement (médias, entourage, institutions d'éducation...). Internet et sa consultation participent donc à la construction de ces différentes normes : en tant que diffuseur d'information, tout d'abord. La question que nous nous posons ici est celle d'un deuxième rôle éventuel d'Internet : est-ce que celui-ci peut avoir une place dans l'interprétation de ces normes ? Les adolescent.e.s construisent leur réalité en interprétant, parfois avec leurs parents, amis, les normes qui leur ont été exposées par la société. Si l'adolescent.e choisit d'aller confronter celles-ci à Internet, pourrait-on considérer cette ressource comme entrant en jeu dans l'interprétation des normes sociétales et la création d'un système propre à l'adolescent.e ? Lorsque l'exigence de la société est l'autogestion, quoi de plus normal que de vouloir augmenter les moyens permettant d'interpréter ces normes. Alors que la famille et les proches le permettent, un nouvel intervenant entre en jeu : Internet. Ainsi, les adolescent.e.s peuvent confronter ce qu'ils/elles observent dans leur environnement sociétal à une autre source de diffusion.

Nous parlions plus haut du rôle de l'entourage dans la prise de recul de l'adolescent.e par rapport au discours en ligne sur la sexualité. Il est également intéressant d'évoquer l'importance du groupe de pairs dans la compréhension et l'intégration des réalités sur la vie affective et sexuelle. Une expérience a été menée et documentée par Mellanby et al. (2001) dans laquelle plusieurs cours d'éducation sexuelle ont été donnés au sein d'écoles secondaires à des élèves de 13 à 14 ans. Ces cours étaient menés soit par des adultes de l'équipe A PAUSE (Added Power and Understanding in Sex Education) regroupant des médecins, professeur.e.s ou infirmier.e.s scolaires, soit par des adolescent.e.s entre 16 et 17 ans. Malgré la différence d'âge entre les adolescent.e.s formateurs/trices et les adolescent.e.s formé.e.s, ceux/celles-ci furent considérés comme des pairs dans l'interprétation de l'enquête. Après ces cours, des tests ont été soumis aux étudiant.e.s participant.e.s afin de vérifier si les informations enseignées avaient correctement été intégrées par les jeunes. Les conclusions de cette enquête montrent clairement que les sessions menées par les adultes ont donné des résultats moins efficaces dans la réalisation des buts du cours d'éducation sexuelle (c'est-à-dire 1. faire passer l'information et 2. que les adolescent.e.s aient compris ce que les relations sexuelles impliquent) que celles menées par les pairs. Mellanby et al. aboutissent à la conclusion que « *l'éducation sexuelle menée par les pairs pourrait être une méthode plus efficace pour aider les adolescents à développer leurs propres connaissances et à établir leurs propres normes de comportement que l'instruction via les adultes. Cela peut être expliqué par le fait que les adolescents qui sont considérés comme indépendants et autonomes (empowered) sont davantage conservateurs à propos du sexe et des relations que les adolescents exposés à la pression d'un monde purement adulte* » (Mellanby et al., 2001, p.491). Cette enquête, même datant de 2001, relève des points saillants de la problématique actuelle de l'éducation sexuelle. Ainsi, l'efficacité de l'enseignement par les pairs par rapport à celui par les adultes se reflète aujourd'hui, nous le pensons, dans la préférence qu'ont les adolescent.e.s de se diriger parfois ailleurs que vers leurs parents ou vers l'entourage qui les connaît avec leurs questionnements sur leur sexualité. Alors que les auteur.e.s nomment les pairs, nous y ajoutons Internet, et l'attrait que cet outil peut offrir à ses utilisateur.e.s : l'anonymat.

Loveattitude : l'anonymat qui rassure

A ce sujet, nous avons notamment rencontré Olivia Hairson, responsable du site Loveattitude (portail des Centres de Planning Familial en Wallonie et à Bruxelles) où elle répond par email aux questions de jeunes adolescent.e.s qui s'interrogent sur leur sexualité. C'est donc l'unique personne qui a pu directement nous apporter de l'info sur les deux sujets qui nous ont interpellés dans cette étude : la sexualité des adolescent.e.s et l'utilisation d'Internet dans le cadre de l'éducation sexuelle. Elle a donc pu témoigner des questionnements que les adolescent.e.s choisissent de tenter d'élucider via l'outil Internet. Sur Loveattitude, les demandes viennent le plus souvent de jeunes de 12 à 17 ans, et majoritairement entre 12 et 15 ans. Dans les questionnements souvent relevés, plusieurs

tendances apparaissent, et celles-ci sont différentes selon les sexes : alors que les garçons semblent plus intéressés par la performance sexuelle, les jeunes filles s'informent sur la contraception. Autant pour les garçons que pour les filles, une question est vraisemblablement des plus importantes : la première fois. Mais encore ici, la nature du questionnement varie selon les sexes. Ainsi, alors que les filles s'inquiètent de savoir si c'est le bon moment ou si ça sera douloureux, les garçons ont des intérêts différents. Selon Olivia, ceux qui sont prêts s'intéressent à la performance et à comment être le meilleur, alors que ceux qui n'ont pas encore atteint le même niveau d'assurance s'informent davantage sur comment s'y prendre pour initier un tel acte. La question qui rassemble, c'est le « comment ça marche » : les jeunes adolescent.e.s semblent se questionner plus que tout sur le « mode d'emploi » de l'acte sexuel et veulent savoir comment s'y prendre pour leur toute première fois.

Selon notre interlocutrice, on peut percevoir derrière quelques-uns de ces questionnements une influence non-négligeable. En effet, ils semblent parfois teintés par les mythes de la pornographie, qu'elle décèle d'après les questions, par exemple, de certaines adolescentes cherchant à comprendre pourquoi elles n'ont pas de plaisir intense et immédiat.

Pourquoi ces adolescent.e.s font-il/elles le choix de s'adresser à Loveattitude ? Souvent, l'adresse avec laquelle ils/elles contactent le site est créée uniquement dans ce but, afin d'éviter une identification. Le fait que ces jeunes manifestent parfois une peur si forte que l'on apprenne qu'ils/elles se posent des questions – souvent très légitimes et pas nécessairement farfelues – nous a amenés à réfléchir. S'il est si important de poser des questions à des inconnu.e.s et de cacher son identité, qu'en est-il de l'entourage des jeunes ? En effet, si l'adolescent.e choisit ce biais pour s'informer sans être reconnu.e, est-il/elle dans l'impossibilité de discuter avec ses pairs ou avec des membres de sa famille ? L'accès à Internet individualiserait-il cet apprentissage et permettrait-il à l'adolescent.e de s'enfermer dans une bulle au lieu de « comme avant » en discuter en groupe ? C'est la question que se pose Olivia, se demandant si la transmission orale n'est pas blessée par ce nouveau moyen de communication et d'information. Nous nuancerons ce propos par la suite. A partir de son expérience et des types de messages qu'elle reçoit, Olivia Hairson suppose que ces jeunes qui choisissent de s'adresser à elle par Internet le font parce qu'ils/elles n'ont pas de personnes à qui en parler aux alentours ou qu'ils/elles choisissent de privilégier un autre moyen de s'informer que de parler autour d'eux/elles dans leur environnement quotidien. La raison ? L'anonymat qu'offre la discussion par Internet. Ainsi, les jeunes ne s'autorisent à poser une question aussi intime qu'en étant assuré.e.s de l'impossibilité de démasquer leur identité. La possibilité de se libérer de tout jugement et de toute identification potentielle semble être, en effet, ce qui permet à l'adolescent.e une certaine liberté pour d'adresser ses questionnements de manière ouverte et sans tabou.

Interrogations et méthodologie

Plusieurs questionnements sont nés de ces lectures d'enquêtes déjà réalisées sur le sujet, de ces rencontres, de ces débats. Voici les questions qui ont structuré notre propre enquête et qui ont permis notamment de construire un questionnaire à proposer aux jeunes étudiant.e.s :

1. Les adolescent.e.s se rendent-ils sur Internet pour *échanger, discuter* à propos des sujets sensibles de la sexualité ou s'y rendent-ils/elles plutôt pour *regarder* ce qui a déjà été dit ?
2. Quels sont les sujets qui les interpellent ?
3. Où vont-ils/elles chercher leurs réponses : au hasard ou sur certains sites particuliers ?
4. Qu'advient-il de l'information ou de la « solution » qu'ils/elles trouvent sur Internet ? En discutent-ils/elles autour d'eux ? Si oui, avec qui ?

La totalité de cette recherche a été menée avec un souci de comparaison entre les sexes afin d'observer les différences et similitudes entre l'utilisation d'outil Internet pour les garçons et les filles. En ce qui concerne la composition du ménage parental, nous avons souhaité demander aux étudiant.e.s si leurs parents étaient toujours ensemble ou non, ceci se basant sur un commentaire de Susann Heenen-Wolff⁴, professeure de psychologie clinique à Louvain-la-Neuve. Celle-ci note la re-sexualisation aigüe de la relation d'un couple nouveau et changeant chez les parents, alors que ceux qui sont ensemble et le restent, reflètent un projet de vie commune, parfois avec une sexualité plus que diminuée. Cette remarque nous permet de contextualiser notre enquête dans un monde familial aujourd'hui sans cesse remanié. Celui-ci, selon Susann Heenen-Wolff, peut donner un regard différent à l'adolescent.e sur la relation de couple, déjà au sein du foyer d'origine. Ainsi, insérer dans le questionnaire un point mentionnant l'habitat de l'adolescent.e et les personnes résidant sous le même toit permet d'observer cette dimension.

Ensuite, au sein du questionnaire, la distinction a systématiquement été faite entre les questionnements relatifs à la santé (IST, contraception, etc.) et ceux qui concernaient l'aspect relationnel de la sexualité (pratiques, liens, sentiments). De fait, nous le verrons, lorsque les interrogations diffèrent, les confident.e.s aussi.

92 questionnaires ont ainsi été analysés via le logiciel statistique SPSS. Au départ 107 questionnaires ont été distribués dans les classes de troisième à sixième année secondaire

⁴ La psychanalyste et professeure Susann Wolff a en effet participé à un événement du CEFA en novembre dernier en animant le débat sur la place de la marâtre qui suivait la représentation théâtrale « Il était une fois ».

dans deux écoles, respectivement situées dans le Brabant Wallon et dans le Hainaut. Chaque passation des séries de questionnaires a été réalisée en présence d'un.e surveillant.e ou d'un.e enquêteur/trice, afin d'éviter que les répondant.e.s discutent entre eux et soient influencé.e.s dans leurs réponses mais aussi pour permettre une meilleure compréhension du questionnaire. Nous avons en effet privilégié la passation par papier pour permettre aux jeunes de pouvoir poser des questions et aux enquêteurs/trices de préciser parfois certaines tournures de phrase. Nous avons préféré la clarté à la rapidité et la facilité de l'enquête en ligne. Cependant, cela implique que nous ayons moins de répondant.e.s et donc, moins de résultats. Nous ne pouvons prétendre que cette enquête nous permet d'extrapoler nos résultats aux adolescent.e.s en général. Les constatations au vu de l'analyse des résultats sont toutefois intéressantes et permettent d'avancer des réflexions pour une éventuelle recherche de plus grande ampleur.

Notre exigence était triple : nous voulions (1) recueillir des données sur des adolescent.e.s de 14 à 18 ans, (2) utilisateurs/trices d'Internet et (3) s'interrogeant sur leur sexualité. Bien évidemment, certains questionnaires ne remplissaient pas toutes ces conditions. Ainsi, de ces questionnaires, 15 ont dû être mis de côté pour diverses raisons : l'adolescent.e n'utilisait pas Internet (pas d'ordinateur chez soi), ne se questionnait pas encore sur la sexualité⁵ ou le questionnaire n'avait pas été rempli sérieusement. Ces raisons pour l'exclusion du questionnaire de la base de données sont toutefois intéressantes à prendre en compte dans la réflexion générale de cet article. Ainsi, la totalité des questionnaires bâclés, ou manifestement remplis avec humour, étaient d'adolescents garçons de 16 ans. La plupart des classes de cet âge – à majorité masculine - que nous avons interrogées étaient en temps d'étude dans un local ouvert et sans surveillance au moment de notre arrivée : nous pouvons supposer que l'atmosphère précédant la passation du questionnaire joue un rôle primordial dans la réussite de l'enquête mais aussi que l'effet de groupe est contre-productif dans ce genre de questionnaire.

La volonté de se concentrer sur les adolescent.e.s entre 14 et 18 ans reflète notre objectif de comprendre la place d'Internet dans l'éducation et la découverte de la sexualité de ces jeunes. L'adolescence prépare à la sexualité et est balisée par deux moments : celui de la découverte de son propre corps, avec notamment les premières expérimentations de la masturbation, et le moment de la découverte du corps de l'autre (Bozon, 2012, p.123). Nous avons choisi d'étudier les jeunes qui se trouvaient au cœur de cette préparation, de ces

⁵ Notre objectif étant de cibler les adolescent.e.s entre 14 et 18 ans, la direction nous avait guidés vers les classes de 3^e jusque 6^e. Cependant, certains élèves dans les classes de 3^e (tous ceux de 13 ans et certains de 14 ans) ne semblaient pas préoccupés par ce sujet et leur questionnaire n'était qu'à moitié complet. Après deux classes interrogées, nous avons réalisé que les classes de 3^e secondaire risquaient d'avoir plus d'élèves dans ce cas. Comme nous avons choisi de nous interroger sur les adolescent.e.s qui se questionnaient déjà effectivement sur leur sexualité, nous avons directement supprimé les classes de troisième des passations suivantes après avoir fait ce constat. Pour des raisons pratiques, nous n'avons presque pas pu interroger de classes de 6^e secondaire : seulement un.e répondant.e a 18 ans.

découvertes. Ainsi, ni les jeunes qui ne s'interrogent pas encore sur ces questions, ni les adolescent.e.s qui ont déjà une expérience sexuelle depuis de nombreuses années n'étaient visé.e.s par cette enquête. Voici donc la composition de la population interrogée dont les questionnaires ont effectivement été analysés :

Sexe	Pourcentage
Masculin	48,9
Féminin	51,1
Total	100,0

Age	Pourcentage
14,00	30,4
15,00	29,3
16,00	25,0
17,00	13,0
18,00	1,1
Total	98,9
Manquante	1,1
Total	100,0

Âge	Expérience sexuelle (sans pénétration)	Première fois déjà vécue
14 ans	35.7%	14.3%
15 ans	48%	26%
16 ans	69.5%	47.8%
17 ans	83%	50%
Total	55%	46%

En ce qui concerne la différence entre l'expérience sexuelle des garçons et des filles, 48,8% des garçons ont déjà eu une expérience sexuelle sans avoir fait l'amour (avec pénétration), contre 61.7% des filles. Quant à leur première fois, 30% des garçons et des filles de notre échantillon l'ont déjà vécue. Chaque répondant.e s'est vu.e demander ses préférences sexuelles : il s'avère que la totalité de notre échantillon a déclaré être attirée par le sexe opposé. Malgré les possibilités que tout.e.s n'aient pas dit la vérité (nous ne pouvons en effet jamais connaître la réponse réelle aux questions dans un tel type d'enquête), nous avons donc choisi de considérer que toute la population interrogée est hétérosexuelle.

Résultats et interprétations

Comme nous l'avons indiqué plus tôt, cette enquête ne peut se prétendre représentative de la situation des adolescent.e.s aujourd'hui. Cependant, l'analyse des données relevées dans les questionnaires a permis quelques constats intéressants à développer afin, notamment, d'amener de nouvelles questions sur la problématique de l'éducation sexuelle par Internet. Certains de ces résultats confirment les dires des professionnel.le.s rencontré.e.s lors de la préparation de l'enquête, d'autres apportent de nouvelles informations quant aux rôles joués par les différents groupes composant l'entourage des adolescent.e.s rencontré.e.s. En voici les principaux résultats (précisons que certaines dimensions abordées dans le questionnaire n'ont pas amené de résultats concluants et nous avons donc choisi de ne pas les mentionner dans ce chapitre).

Les deux distinctions principales intéressantes dans cette enquête sont, en premier lieu, le genre, puisque des différences s'observent quant aux sujets recherchés, aux personnes de confiance (autres significatifs) et aux manières de répondre au questionnaire ; et en second lieu, la distinction entre la sexualité du point de vue de la santé et la sexualité en tant que relation, lien entre deux individu.e.s. Le choix de diviser le questionnaire selon cette deuxième distinction a été fait en supposant que l'adolescent.e opterait pour différentes sources selon le type de question qu'il se pose. Cette hypothèse sera, en partie, vérifiée, nous le verrons.

Les ami.e.s avant tout

Le premier intérêt de ce questionnaire était de savoir vers qui les adolescent.e.s se tournaient en premier pour répondre à leurs interrogations et éclairer leurs incertitudes quant à la sexualité en général ou leur propre sexualité. Nous avons donc posé la question en proposant plusieurs groupes de personnes ou entités. Les huit propositions étaient : la consultation d'Internet en chatant et donc en participant à un dialogue ou en posant une question, la consultation d'Internet en lisant simplement ce qui y figurait déjà, les parents, les ami.e.s, les frères et/ou sœurs, les professeur.e.s, le compagnon/petit-ami(e), et enfin des services externes spécialisés tels que le planning familial, le PMS ou un.e médecin. Pour

cette question, les répondant.e.s avaient le droit de choisir plusieurs groupes parmi les propositions.

Voici un tableau représentant les résultats généraux (pas de différence entre les genres) à cette question :

Question 9 – Comment essayes-tu de savoir comment ça se passe en termes de sexualité ?
(plusieurs réponses possibles)⁶

Classement par quantité de réponses	Santé (contraceptions, maladies sexuellement transmissibles...)	Relations (pratiques, sentiments, liens amoureux...)
1	Ami.e.s (44,5%)	Ami.e.s (84,8%)
2	Parents (42,4%)	Partenaire (37%)
3	Lire sur Internet (41,3%)	Lire sur Internet (31.5%)
4	Services externes (26%)	Discuter/chater sur Internet (26%)
5	Partenaire (21,7%)	Parents (21.7%)
6	Professeur.e.s (20,6%)	Frère.s/sœur.s (19.5%)
7	Discuter/chater sur Internet (19,5%)	Services externes (10%)
8	Frère.s/sœur.s (18,5%)	Professeur.e.s (4.3%)

Nous avons indiqué en gras les groupes ou sources qui impliquent un lien affectif déjà existant et horizontal (groupe de pairs, frères et sœurs). En effet, la catégorie « discuter/chater sur Internet » représente dans ce cas-ci des correspondances avec des amis ou des contacts facebook déjà établis et non des chats en tout anonymat sur Internet : il s'agit ici d'un rapport d'égal à égal, dans une certaine mesure. Nous classerons donc les éléments en gras sous le label *lien horizontal* alors que les autres supposent un *lien vertical*. Conscientes que certains composants de cette dernière catégorie peuvent également

⁶ Ces résultats varient peu selon le statut marital des parents, excepté lorsqu'il s'agit de s'adresser à ceux-ci : les jeunes de notre échantillon dont les parents sont séparés vont davantage se confier à eux pour des questions relationnelles que les jeunes dont les parents forment toujours un couple. De la même manière, les premiers indiquent se confier à leur partenaire pour des questions de santé davantage que les seconds.

présenter un lien affectif, comme celui des parents, c'est la dimension hiérarchique de ce lien que nous avons choisi de prendre en compte dans cette étude. De la même manière, nous pourrions considérer la catégorie « lire sur Internet » comme un lien d'égal à égal lorsque les jeunes lisent des témoignages d'autres adolescent.e.s, mais ici nous insistons sur la distance qu'implique ce geste, où l'adolescent.e ne participe pas à l'échange.

Même si le nombre restreint de répondant.e.s ne permet pas de généraliser la situation à tou.te.s les adolescent.e.s, ce classement permet d'observer plusieurs choses.

Tout d'abord, il ressort clairement que le groupe de pairs, les ami.e.s, reste le référent le plus important dans tous les cas mais l'écart entre ce premier groupe et les suivants est nettement plus significatif dans le cas des questionnements relationnels. Ainsi, le groupe d'ami.e.s a été indiqué dans 84.8% des cas contre 37% pour les adolescent.e.s qui disent s'adresser à leur partenaire, deuxième groupe le plus souvent répertorié pour cette question. Les ami.e.s sont donc clairement ceux/celles auxquels les adolescent.e.s se réfèrent lorsqu'ils ou elles ont besoin de discuter à propos de leur relation, leurs sentiments, et la dimension plus affective de la sexualité. Nous observons également que de la même manière, les autres groupes qui apparaissent fréquemment dans cette catégorie sont ceux que nous avons indiqués en gras. Dans les quatre groupes que les adolescent.e.s déclarent le plus consulter, trois font en effet partie de cette catégorie. Les jeunes semblent donner leur confiance à leurs proches lorsqu'il s'agit de conseils relationnels. Au contraire, les groupes que nous qualifierons d'extérieurs, et parfois avec un rapport plus hiérarchique (ex : parents, professeur.e.s, services externes), sont considérablement moins consultés dans ce cas-ci.

C'est avec ce type d'interrogation et les conclusions qui en découlent que nous réalisons clairement que les adolescent.e.s, d'instinct, vont se diriger vers des ressources différentes selon les questions qu'ils ou elles se posent. Ainsi, lorsqu'ils ou elles souhaitent en savoir plus sur la santé sexuelle, la direction qu'ils ou elles prennent est tout à fait différente du cas précédent. Même si les ami.e.s restent les plus évoqué.e.s, le reste des groupes les plus souvent consultés fait systématiquement partie de la catégorie *lien vertical*. En effet, en ce qui concerne la santé, les adolescent.e.s se tournent vers les individu.e.s ou instances qu'ils ou elles jugent plus habilités à leur apporter un savoir sur la question. La dimension hiérarchique prend ici tout son sens et c'est en cela que nous pouvons observer l'influence de la légitimation sociale de ces individu.e.s. Nous pouvons supposer que les parents, services spécialisés et professeur.e.s sont consultés par les adolescent.e.s parce qu'ils ou elles représentent l'autorité validée par la société.

Nous ne détaillerons pas la totalité des résultats de cette question en confrontant ceux des garçons et des filles, mais en voici un rapide résumé : en ce qui concerne les questions de santé, le groupe le plus cité par les garçons est la lecture d'informations sur Internet (40%) rapidement suivie par les ami.e.s (37.8%) alors que pour les filles, elles sont nombreuses à

citer leurs parents (53,2%) mais aussi leurs ami.e.s (51.1%). Les trois choix les plus cités dans ce questionnaire sont donc semblables chez les deux sexes, cependant, il apparaît que ce que nous distinguons dans le tableau précédent comme une volonté de se diriger vers les instances hiérarchiques et les catégories représentant un lien vertical entre l'adolescent.e et celui ou celle qui lui apporterait des réponses n'est pas une tendance générale mais plutôt féminine. Ainsi, les filles tendent à moins s'adresser aux personnes avec qui elles entretiennent une relation horizontale, c'est-à-dire d'égal à égal (on peut le voir dans ce tableau par le fait que les termes en gras sont situés dans le bas de la colonne « filles »). Cependant, chez les garçons, cette tendance n'est pas si claire : de fait, alors que 31.9% et 38.3% des filles déclarent respectivement s'adresser à leurs professeur.e.s et/ou aux services externes, seulement 8.9% et 13.3% des garçons en font de même.

Voici un tableau reprenant les résultats les plus cités par les deux sexes (santé):

Classement par quantité de réponses	Garçons	Filles
1	Lire sur Internet (40%)	Parents (53.2%)
2	Ami.e.s (37.8%)	Ami.e.s (51.1%)
3	Parents (31.1 %)	Lire sur Internet (42.6%)
4	Discuter/chater sur Internet (24.4%)	Services externes (38.3%)
5	Partenaire (22.2%)	Professeur.e.s (31.9%)
6	Services externes (13.3%)	Frères/sœurs (23.4%)
7	Frère.s/sœur.s (13.3%)	Partenaire (21.3%)
8	Professeur.e.s (8.9%)	Discuter/chater sur Internet (14.9%)

Nous voyons ici que la dimension genre n'est jamais à négliger dans l'étude des comportements adolescent.e.s, notamment lorsqu'on évoque des comportements liés à la sexualité ou à l'éducation à celle-ci. Néanmoins, alors qu'ils diffèrent sur le sujet de la santé sexuelle, c'est par rapport à la dimension affective de la sexualité que garçons et filles ont des référents semblables. Ainsi, lorsqu'ils ou elles doivent discuter des relations, sentiments ou pratiques affectives, c'est vers leurs ami.e.s et/ou leur partenaire qu'ils ou elles se dirigent davantage ; la différence entre garçon et fille réside principalement dans leurs ressources privilégiées pour répondre à leurs interrogations relatives à la santé sexuelle.

Internet pourtant bien présent

En répondant à la question « Comment essayes-tu de savoir comment ça se passe en termes de sexualité ? », les adolescent.e.s ne déclarent donc pas systématiquement se rendre sur Internet pour discuter (autour de 20%) ou lire (entre 40 et 30%). Mais il est important de ne pas s'arrêter à cette information dans l'analyse de la situation. En effet, même les répondant.e.s qui n'indiquent pas se rendre sur Internet répertorient, dans la suite du questionnaire, les sites web qu'ils visitent et le type de sujets qui les amènent à questionner leur ordinateur. On peut donc supposer qu'Internet, bien que pas nécessairement identifié comme tel, fait partie des ressources dans lesquelles puisent les adolescent.e.s pour répondre à leurs questions naissantes. Nous ne pouvons malheureusement pas, à ce jour, indiquer le pourcentage d'adolescent.e.s y ayant recours, mais d'après cette première constatation, il s'agit de bien plus que le nombre indiqué dans ce tableau.

En ce qui concerne le type de sites web consultés, les forums semblent être les plus populaires, alors que les sites officiels sont consultés uniquement lorsqu'il s'agit de questions de santé, malgré le fait que beaucoup d'entre eux offrent une guidance pour les adolescent.e.s dont les sentiments les préoccupent. Lorsque nous évoquions les échanges sur Internet dans notre questionnaire, nous voulions savoir si les adolescent.e.s avaient plutôt tendance à lire ce qu'ils trouvaient sur les forums ou s'ils y participaient activement. Il semble, d'après cette enquête, que les jeunes interrogé.e.s tentent davantage de s'informer en lisant sur ces forums et en discutant avec leurs connaissances. Ainsi, les seuls sites évoqués pour dialoguer sur ces sujets sont facebook, msn, et d'autres moyens de communiquer avec des personnes fréquentées dans le monde réel.

Qui cherche quoi ?

Hormis identifier les sujets les plus recherchés, le plus intéressant pour nous était de comprendre ce que les adolescent.e.s faisaient une fois l'information trouvée ou non sur Internet. Que font-ils/elles de cette information, la prennent-ils/elles pour acquis ou discutent-ils/elles entre ami.e.s, avec leurs parents, frères et sœurs, partenaires... ? La question a donc été posée aux étudiant.e.s, et il en ressort que pour la grande majorité de ces jeunes (entre 65% pour les questions relationnelles et 70% pour la santé), ils et elles discuteront après avoir consulté un ou plusieurs sites Internet. Sur ceux-ci, les sujets les plus fréquemment recherchés sont ceux évoqués par les professionnel.le.s rencontré.e.s dans le cadre de cette enquête. Ainsi, nos résultats confirment ce que Florent Loos, psychologue animateur au planning familial de Louvain-la-Neuve, et Olivia Hairson, responsable du projet Loveattitude, mentionnaient : les garçons s'intéressent en grande partie à la pornographie (75% de garçons l'indiquent comme sujet recherché sur internet contre 0.05% de filles) et les jeunes filles plutôt aux questions relatives à la contraception (58% contre 24% de garçons). La « première fois » semble cependant être un sujet davantage recherché sur Internet par les filles (0.075% des garçons ont coché ce sujet dans la grille des choix proposés contre 36%

des filles). Là où les genres se rassemblent, c'est pour comprendre le mode d'emploi et les pratiques sexuelles, puisque 36% des filles et des garçons s'intéressent au « comment ça marche ? ».

Et après ? On en parle ?

Il est donc clair que la plupart des adolescent.e.s (69.6% en termes de santé, 65.2% en ce qui concerne la dimension affective de la sexualité) discutent ensuite de ce qu'ils et elles ont pu lire ou voir sur la toile. Mais avec qui ?

Au risque d'enfoncer des portes ouvertes, nous constatons que les filles déclarent davantage parler de ce qu'elles ont observé ou appris sur la toile : ainsi, elles sont 74.5% contre 64.4% de garçons à discuter des informations sur la santé tandis que respectivement 78.7% des filles et 51.1% des garçons déclarent parler autour d'eux après avoir visité des sites web au sujet de la dimension affective de la sexualité.

Les résultats en ce qui concerne les groupes les plus sollicités ne diffèrent pas énormément de ceux vers lesquels les adolescent.e.s se dirigent en premier lieu lorsqu'ils souhaitent se renseigner sur la sexualité. Ainsi, alors que les ami.e.s restent la ressource la plus souvent utilisée dans toutes les situations et que les groupes les plus consultés restent dans le même ordre d'importance que dans le tableau précédent, quelques différences peuvent être notées. De fait, il semble que dans le cas des questions de santé, les catégories qui contiennent des relations horizontales fortes (partenaire et ami.e.s) semblent être plus sollicitées lorsqu'Internet a déjà été consulté alors que les catégories que nous avons appelées *lien vertical* sont moins évoquées. Les ami.e.s (52.2% contre 44.5% avant d'avoir fait appel au web) et partenaires (28.3% contre 21.7%) deviennent donc les groupes vers lesquels les adolescent.e.s déclarent le plus se tourner. En ce qui concerne la discussion autour de la dimension affective de la sexualité après avoir utilisé le web, la tendance à faire appel aux parents diminue également, même si les catégories les plus sollicitées restent identiques à celles évoquées avant la consultation d'Internet.

Nous parlions plus haut de la tendance plus importante pour les filles à dialoguer après avoir utilisé l'outil Internet, elles sont plus nombreuses en effet que les garçons. Cependant, les garçons et les filles ont des résultats identiques quant aux ressources et groupes auxquels ils et elles font appel pour ces discussions. Identiques, à un détail près : lorsqu'il s'agit d'évoquer les questionnements de santé. Alors que les filles sont plus nombreuses à se confier à 1. leurs ami.e.s (57.4%) puis 2. leurs parents (38.3%) et enfin 3. leur partenaire (23.4), les garçons privilégient la relation à leur partenaire davantage qu'à leurs parents (33.3% déclarant se confier à leur petite-amie contre 11.1 à leurs parents, pour 46,7% à leurs ami.e.s). Alors que les ami.e.s restent des confident.e.s privilégié.e.s même après avoir exploité les ressources d'Internet, les jeunes filles sont plus nombreuses à se confier à leurs parents qu'à leur partenaire. Tandis qu'un tiers des garçons choisit d'évoquer ses recherches avec sa partenaire, ceux qui choisissent de se confier à leurs parents se font plus rares.

D'une manière générale, les filles semblent indiquer davantage de sources vers lesquelles elles se dirigent pour discuter de leurs questions sur la sexualité que les garçons.

Internet est donc consulté, mais aussi discuté avec, le plus souvent, les proches. Mais qu'en est-il de la fiabilité de ce qu'Internet offre comme informations ? Les témoignages sont mitigés. La principale difficulté pour répondre à ce type de question est l'utilisation du questionnaire comme moyen d'enquête : en effet, une approche qualitative, par exemple par entretien individuel semi-directif avec l'adolescent.e pourrait permettre un approfondissement de cette dimension. Ainsi, sans se prononcer davantage, nous décelons une certaine tendance à déclarer ne « pas trop faire confiance » et « devoir faire attention » mais une petite partie des répondant.e.s déclare pourtant que pour les questions de santé, Internet est fiable. L'atout de cette ressource, selon ces jeunes, est de pouvoir lire le vécu de personnes, mais plusieurs fois nous retrouvons un commentaire d'adolescent.e choqué.e parce que l'on peut trouver librement sur Internet sans pour autant le rechercher. Les réponses sont donc pour l'instant trop peu développées pour permettre une conclusion sur le recul que les jeunes prennent sur le contenu des sites web visités et la qualité de l'information. Cependant, le simple fait que la plupart de ces jeunes en discutent autour d'eux, principalement avec leurs partenaires, ami.e.s ou parents, permet de constater que l'information est au moins échangée et a donc l'occasion d'être examinée, pensée voire débattue.

Conclusion

« La sexualité des jeunes et des adolescents ne s'exerce par hors de toute norme, mais les nouvelles formes de contrôle sont plus intériorisées et indirectes, et les réseaux de pairs y sont plus présents » (Bozon, 2012, p.124).

Il est clair aujourd'hui qu'Internet a pris une place importante dans le quotidien des individu.e.s. Mais nous confirmons par cette enquête exploratoire, modeste mais non moins intéressante, que cet outil de communication a également pris une place importante dans les processus de socialisation, d'éducation et peut-être même d'interprétation des normes sociétales. Nous parlions plus haut dans cet article de la peur que l'accès à Internet individualise peut-être la recherche et le questionnement par rapport à la sexualité. En effet, la possibilité de confronter ses interrogations à un.e « autre » tout en restant anonyme est un attrait qui pousse plusieurs adolescent.e.s à utiliser cette ressource. Cependant, Internet reste un moyen de communication, et nous avons vu que son utilisation permettait souvent de discuter justement avec ses proches et ami.e.s. De plus, ce nouveau moyen d'apprentissage n'empêche pas, nous l'avons vu, la discussion par la suite sur les informations qu'on y a découvertes. Ainsi, l'incertitude quant à la qualité du contenu d'Internet amène les jeunes à en discuter autour d'eux/elles. Le dialogue est donc toujours présent.

Ce dialogue diffère parfois selon le genre, notamment lorsqu'il s'agit de questions de santé sexuelle. Nous l'avons vu, les jeunes adolescentes sont nombreuses à indiquer leurs parents comme personnes de référence lorsqu'il s'agit de discuter de ces questions. Pour les garçons, c'est à leur partenaire qu'ils se confient, lorsqu'ils ont découvert des informations sur internet⁷. Il semblerait donc que les jeunes filles accordent plus d'importance à la légitimité sociale que les jeunes garçons. En effet, elles sont trois fois plus nombreuses que les adolescents à indiquer les groupes supposant un *lien vertical* (cf. tableau p.13) comme référent.

Mais le plus intéressant est de voir que les jeunes filles indiquent systématiquement plus de sources que les garçons, quelles qu'elles soient. Ainsi, les adolescentes semblent s'informer davantage que les jeunes garçons qui eux, privilégient la discussion avec leurs ami.e.s ou partenaires, sans pour autant multiplier les sources d'information. Cette enquête ne permet pas de découvrir les raisons de ces différences de genres mais il serait intéressant de réaliser une recherche approfondie afin d'étudier les comportements divergents entre jeunes adolescents et adolescentes en ce qui concerne les sources que ceux/celles-ci sollicitent. Malgré ces disparités, d'après cette enquête, les jeunes filles et les jeunes garçons se rejoignent sur deux points. D'une part, ils et elles sont nombreux/ses à faire appel aux conseils de leurs ami.e.s afin de discuter de leurs interrogations quant à la sexualité. D'autre part, Internet occupe une place importante dans cette recherche et cette tentative de compréhension de leur sexualité, même si, nous l'avons vu, ces jeunes n'en sont pas toujours conscient.e.s.

Nous évoquions, en introduisant notre enquête, la nécessité d'adaptation des individu.e.s à l'évolution de la société et à ces innovations. Il semble que les adolescent.e.s aient répondu présent.e.s à cet appel et parviennent à tirer le maximum de cet ensemble de ressources qui leur sont présentées. Cependant, la place exacte d'Internet dans cet ensemble reste inconnue pour l'instant. En demandant aux adolescent.e.s directement ce qu'ils et elles estiment des informations de confiance et comment ils et elles opèrent pour décider quel site est fiable ou non (critères particuliers), nous pourrions approfondir cette question de l'éducation sexuelle par Internet. En effet, il serait très intéressant de pouvoir mener une enquête qualitative avec ces étudiant.e.s afin de comprendre le parcours qu'ils et elles empruntent lorsqu'ils/elles souhaitent en apprendre davantage sur la sexualité. Une approche par le réseau nous permettrait d'observer la structure sociale qui entoure l'étudiant.e et la place qu'Internet occupe dans la dynamique de ce réseau de confiance autour de la sexualité.

Dans une société où les médias sont omniprésents et où des adultes tirent la sonnette d'alarme face à une sexualisation de l'espace public qualifiée d'« hyper »⁸, il est important

⁷ Rappelons que la réponse la plus citée pour les garçons à la question « Comment essayes-tu de savoir comment ça se passe en termes de sexualité ? » est bien « lire sur Internet ».

⁸ Voir à ce propos l'analyse de Lara Lalman, *Quelques mots sur l'hypersexualisation*, CEFA, 2012

de pouvoir comprendre le potentiel d'Internet et d'identifier les moyens d'en faire une utilisation réfléchie plutôt que de craindre ses dangers et de tenter de l'éradiquer de la vie des enfants. De fait, la génération des adolescent.e.s d'aujourd'hui y est inévitablement liée et il serait plus judicieux de les équiper avec le meilleur esprit critique qui soit afin qu'ils et elles puissent se construire et construire leur propre sexualité au fil des socialisations.

Bibliographie

BOZON, M., *La sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, 2002

BOZON, M., « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes : le garçon sans frein et la fille responsable » in *Agora débats/jeunesse*, n°60, 2012, p.121-134

CRIOC, *L'hypersexualisation*, Bruxelles, Ed. Marc Vanderammen, Juin 2011

DARMON, M., *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2006

MELLANBY, A.R., NEWCOMBE, R.G., REES, J. AND TRIPP, J. H., *A comparative study of peer-led and adult-led school sex education*, Oxford University Press, Vol.16 no.4, 2001, p.481-492

MERCKLÉ, P., *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, 2011

RÉSEAU QUÉBÉCOIS D'ACTION POUR LA SANTÉ DES FEMMES, « Hypersexualisation des jeunes filles : conséquences et pistes d'action » in *Le marché de la beauté... un enjeu de santé publique* (colloque organisé par le RQASF en novembre 2006), janvier 2008

SMITH, M., GERTZ, E., ALVAREZ, S. AND LURIE, P. « The Content and Accessibility of Sex Education Information on the Internet » in *Health Education and Behavior*, University of Michigan, USA, n°27, 2000, p.684-694

« Les jeunes face à leur vie sexuelle et affective » in *Faits & Gestes*, n°29, Bruxelles, 2009

« Hypersexualisation : trop, trop tôt, trop vite », brochure de *Latitudes Jeunes*, Bruxelles, 2009 – pdf en ligne : <http://www.ifeelgood.be/NR/rdonlyres/B9FDDB65-41E5-4A66-ADB7-4A157D5ED7B7/0/ifeelgoodHypersexualisation.pdf>

Conférences (par ordre chronologique)

« La contraception » : journée de réflexion et conférences – 26 septembre 2012, ULB, Bruxelles.

« Les adolescent.e.s face à l'hypersexualisation » : matinée de réflexion du centre Librex sur l'hypersexualisation des adolescent.e.s – 2 octobre 2012, Centre Librex, Bruxelles

« La relation amoureuse à l'ère d'Internet » : compte rendu de la conférence de Jean-Michel LONGNEAUX : 4 octobre 2012, Infor Famille BW, Wavre

« Il était une fois... » : débat sur la marâtre avec Suzanne Heenen-Wolff – 11 novembre 2012, CEFA, Louvain-la-Neuve

Rencontres

Pour avoir donné de leur temps pour répondre à mes questions et apporté leur savoir à cette recherche, je remercie :

Florent Loos (sexologue à Aimer à Louvain-la-Neuve)

Olivia Hairson (rédactrice et webmaster à Loveattitude)

Karine Fastré (assistante sociale à Aimer à Louvain-la-Neuve)